

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Répondre à l'appel des voix intérieures

Gaétan Soucy, *L'acquiescement*, Montréal, Boréal, 1997, 128 p.

Pierre Samson, *Un garçon de compagnie*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 250 p.

Rober Racine, *Là-bas, tout près*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 158 p.

Blandine Campion

Number 90, Summer 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38051ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Campion, B. (1998). Répondre à l'appel des voix intérieures / Gaétan Soucy, *L'acquiescement*, Montréal, Boréal, 1997, 128 p. / Pierre Samson, *Un garçon de compagnie*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 250 p. / Rober Racine, *Là-bas, tout près*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 158 p. *Lettres québécoises*, (90), 20–21.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Gaétan Soucy, *L'acquittement*, Montréal, Boréal, 1997, 128 p., 16,95 \$.

Pierre Samson, *Un garçon de compagnie*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 250 p., 16,95 \$.

Rober Racine, *Là-bas, tout près*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 158 p., 16,95 \$.

Répondre à l'appel des voix intérieures

Qu'elle prenne la forme du remords, du désir ou de la quête de soi, quand la nécessité impose son urgence à l'existence, l'individu n'a plus qu'à céder. Il lui reste alors à savoir s'il sort grandi ou brisé de l'expérience.

ROMAN

Blandine Campion

GAÉTAN SOUCY MANIFESTE UNE PRÉDILECTION pour le mystère, l'étrange, le bizarre. Les lecteurs l'avaient déjà découvert avec grand plaisir dans son premier roman, *L'Immaculée Conception*, vaste fresque où se mêlaient plusieurs histoires et grâce à laquelle l'auteur nous donnait déjà un large aperçu de sa puissance d'imagination.

Le poids de la faute

Son second roman, *L'acquittement*, poursuit le patient travail entrepris par Gaétan Soucy : celui de nous plonger, loin de tout fantastique ou merveilleux, dans une atmosphère d'étrangeté ; et de nous faire passer, entre gravité et sobriété, de l'autre côté du miroir. Pour ce faire, l'auteur dispose d'atouts de poids, notamment son style, impeccable, qui sait par petites touches créer un espace où les questions sont plus importantes que les réponses. L'épigraphe de Wittgenstein l'indique d'emblée : « Mais si la mémoire nous montre le passé, comment nous montre-t-elle que c'est le passé ? » Pour entrer dans ce roman, dans cet univers qui peut sembler *a priori* familier, mais qui se joue des apparences, le lecteur doit accepter de faire, avec le personnage de fiction, un long voyage à la fois concret et intérieur, dont l'aboutissement reste incertain.

Ce voyage, c'est celui qu'entreprend Louis Bapaume, vingt ans plus tôt, maître de musique au collège Saint-Aldor-de-la-Crucifixion. Aujourd'hui (nous sommes en 1946) organiste à la basilique Notre-Dame de Montréal, marié à Françoise, une musicienne juive d'origine française, Louis revient sur les traces de son passé et décide de se rendre chez les von Croft, où il donnait des leçons de musique, pour régler « une vieille affaire ». Au court du périple qui doit le ramener à Saint-Aldor, Louis est obligé par le mauvais temps de s'arrêter à la gare ; il rencontre le lieutenant Hurtubise, mélomane dont la mère, étrange coïncidence, est, elle aussi, juive, musicienne et prénommée Françoise...

Dès la première partie du roman, Gaétan Soucy inscrit donc, au cœur même de son récit, ces correspondances qui semblent dues à des concours de circonstances, mais qui manifestent dans le même temps d'étranges échos entre des existences que tout paraît séparer. Les frontières entre soi et les autres, entre le rêve et la réalité, entre le passé et le présent se font mouvantes, tant pour le protagoniste que pour le lecteur intrigué qui cherche, sans y parvenir, à démêler le vrai du faux, le fictif du réel.

Louis, personnage introverti, mal à l'aise dans son corps d'adulte de 44 ans, maladroit avec ses semblables, ne semble pas s'attacher à ce genre de détails. Habité, même hanté, par un unique projet, ce personnage falot puise toute sa force dans cette unique volonté, dans cet acte ultime où se joue son existence : se faire pardonner les « mauvais traitements » qu'il a infligés à Julia, l'une des jumelles von Croft. Louis parviendra finalement à rencontrer la jeune enfant devenue femme et à lui présenter ses excuses. Le lecteur apprendra alors, à sa grande surprise, que ces « mauvais traitements » se résument à quelques punitions sans importance...

Cette surprise (parmi tant d'autres) que nous réserve le roman de Gaétan Soucy illustre parfaitement le propos du roman et le drame vécu par le personnage : plus que la faute elle-même, c'est le poids de la faute ressenti par un individu qui compte. Sorte de martyr de sa propre sensibilité, Louis Bapaume aura eu la conscience torturée par un acte dont lui seul peut saisir la portée. Le fait d'apprendre qu'il a été victime d'un échange entre les jumelles ne changera rien à son soulagement. Fidèle à la promesse qu'il s'était faite à lui-même, Louis Bapaume pourra enfin retourner à sa musique et abandonner à d'autres son talisman, un prisme de cristal à l'intérieur duquel est gravée cette phrase : « Aucune catastrophe ne peut m'atteindre puisque rien n'est réel. » Ce n'est pas le réel qui nous atteint, c'est la conscience que nous en avons.

Les voies du désir

Dans un style tout à fait différent, mais où l'urgence des voies intérieures se fait tout autant sentir, Pierre Samson nous entraîne au Brésil avec son second roman, *Un garçon de compagnie*. Ce garçon, Manuel Almeida, fils d'Orlandina Almeida Spinola et orphelin de père, a été accueilli au collège Sao Joao Evangelista, une institution où sont recueillis de jeunes garçons dont la condition ne pourrait permettre de recevoir une instruction. C'est dans cette vénérable institution que, un beau jour, le père Dellasopa le choisit pour devenir le garçon de compagnie de doña Natalie Loubier de Andrade. Cet événement, que l'on pourrait croire initial, n'est en fait que la conséquence logique, implacable, d'un drame commencé longtemps auparavant, un drame au cœur duquel le jeune Manuel fera office de pion, jouant sans le savoir un rôle que d'autres ont choisi pour lui.



Gaétan Soucy



En effet, malgré les paysages magnifiques, malgré une vie en apparence de loisirs et d'oisiveté, malgré la richesse, la jeunesse et la beauté qui règnent au domaine de Divinolândia, le malheur couve. La mort rode dès les premières pages du roman, pour qui sait lire les signes, comme la vieille Sérafina, mi-sorcière, mi-magicienne, qui raconte d'étranges histoires lourdes de sens caché à sa petite fille. Le roman s'ouvre ainsi sur une mort, celle de l'un des religieux de l'orphelinat, et l'apparition du père Dellasopa, dans sa grande soutane noire, avec « son air d'aigle à l'affût », semble annoncer le passage de la grande faucheuse : « Ses yeux glissèrent sur Manuel deux cercles enténébrés et glacials. La mort qui guette. » De même, lorsque doña Natalie accueille Manuel à Divinolândia, « ses lèvres décolorées, les cernes gris sous ses yeux, ses mains maigres et exsangues, tout respirait la mort ». Enfin, lorsque le narrateur, « un obscur romancier », interrompt le fil de sa narration pour prendre directement la parole, au chapitre huit, c'est pour évoquer « les éléments d'une funeste affaire », qu'il nomme lui-même le « drame ».

Ce drame, c'est d'abord et avant tout celui des affres de la maternité ou de l'absence de maternité, illustrées tout d'abord par le conte qui ouvre le roman, *Les trois fées*, mais aussi vécues de manière particulièrement aiguë par de nombreux personnages féminins : la propre mère de Manuel, véritable « temple de chagrin sourd », incapable de communiquer avec son fils et qui finira son triste périple dans la folie ; doña Ivete Medilo, femme aigrie par sa stérilité qui se venge dans le commérage ; Natalie Loubier de Andrade elle-même, enfin, à qui la nature refuse le don d'un enfant, et qui se ronge devant l'indifférence d'un mari pour lequel elle ressent un amour passionné, amour qui sera à la source du fameux drame...

La tension incessante qui traverse le roman, le rapprochant ainsi de la tragédie classique où rien ne peut entraver la marche du destin, n'empêche pas Pierre Samson de nous faire profiter de ses talents de conteur : plusieurs passages du récit constituent des histoires à part entière ; les portraits des différents personnages ne manquent ni de pittoresque ni de profondeur psychologique et ne perdent jamais leur puissance évocatrice. De plus, l'auteur sait parfaitement jouer sur la chronologie des événements pour tenir son lecteur en haleine, comme l'illustrent les nombreux retours en arrière qui relatent tantôt l'histoire de la mère de Manuel, tantôt la rencontre des époux de Andrade.

Enfin, les contes narrés par la vieille Sérafina, qui ouvrent chacun des chapitres, permettent un jeu à la fois de miroir et d'écho entre le récit proprement dit et les légendes symboliques. Ils donnent une résonance nouvelle à ces jeux du désir qui sont au cœur du drame et du roman : le désir de Natalie pour son mari, celui de Manuel pour la jeune femme, celui, trouble, du père Dellasopa pour les jeunes corps bien faits... Tous ces désirs, entremêlés sur l'échiquier, finiront par faire exploser les passions. Les convenances laisseront alors la place à la jalousie, à la folie, à la mort, brûlant tout sur leur passage, comme le feu du dernier conte que la petite Luisa offrira à sa grand-mère agonisante.

L'appel du désert

C'est justement sur un feu que s'ouvre le second roman de Rober Racine, *Là-bas, tout près* :

Il a suffi d'une toute petite flamme, le battement d'une étincelle pour que la pellicule du film, la lumière du déchirement, ne s'embrace à jamais, emportant avec elle tous les éléments de la terre sacrée.



Pierre Samson



Rober Racine

Ce film qui s'envole en fumée, Odile Perez, astronome de 44 ans, était venue le voir dans un but bien précis : elle voulait se documenter sur l'œuvre de Walter de Maria, *The Lightning Field*, un champ semé de quatre cents barres d'acier que l'artiste a installées en 1977 dans un terrain désertique situé près du village de Quemado, au Nouveau-Mexique. Cette œuvre d'une inquiétante étrangeté, qui se fait l'écho de tous les phénomènes lumineux du désert, Odile a décidé de la voir, répondant ainsi à l'appel lancé par sa meilleure amie, Marie, qui souhaite y fêter ses quarante ans.

Tout comme le Louis Bapaume de Gaétan Soucy, Odile entreprend alors un long voyage dont les enjeux se révéleront plus complexes, plus profonds que la protagoniste ne pouvait s'y attendre. Car, et c'est l'une des qualités principales de ce roman, l'œuvre d'art de Walter de Maria et la fiction de Rober Racine se confondent dans un mimétisme original, échangeant leurs propriétés respectives : la fiction donne une incarnation et une dimension spectaculaires à l'œuvre d'art qui, à son tour, confère au récit toute sa magie, son énergie, son mystère. Plonger dans le *field*, tout comme plonger dans le roman, équivaut alors à entamer une longue traversée initiatique ; à parcourir de nouveau les siècles et les décennies à la rencontre des éléments, de la terre et du ciel, de l'autre et, finalement, de soi-même.

Écrit dans une prose aux forts accents poétiques, mouvante comme les reflets qui s'accrochent aux barres d'acier du champ, le roman de Rober Racine nous entraîne à la suite d'Odile dans cet espace qui est à la fois du dedans et du dehors, qui appartient autant au rêve qu'à la réalité, c'est-à-dire là-bas, tout près. Ainsi, Odile, partie à la rencontre de son amie Marie, ne trouvera finalement qu'elle-même (mais quelle découverte !) au bout de son parcours. Elle devra pour cela accepter de se dépouiller des lambeaux de sa mémoire marqués par le doute, le désespoir, la mort : celle de son amour pour Simon ; celle, plus déchirante encore, de son enfant Isée ; celle, enfin, symbolique, de la femme qu'elle a été.

Roman initiatique qui participe à la fois du rêve, de la légende et du récit, l'œuvre de Rober Racine nous donne un exemple éclatant du talent de l'auteur qui sait rendre toute la magie d'un lieu, toute la profondeur d'une quête de soi, toute la tension d'une urgence intérieure, dans une langue sans cesse renouvelée par l'éclat et la puissance de ses images. Artiste visuel, Rober Racine a présenté des œuvres sur le thème du dictionnaire de la langue française dans plusieurs galeries du Québec et du Canada. Son second roman nous confirme que les mots constituent véritablement son matériau de prédilection.





VEILLEUX
IMPRESSION À DEMANDE INC

De père en filles...

1340, rue Gay-Lussac, section 4, Boucherville (Qc) J4B 7G4
Tél : (514) 449-4593 • Fax : (514) 449-4596